



Special Jury Prize
sundance
film festival

UNUSUAL
FILM FESTIVAL
2019

Reinhold
69th Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Panorama

MONOS

UN FILM DE ALEJANDRO LANDES

STELA CINE présente



SYNOPSIS

MONOS

UN FILM DE ALEJANDRO LANDES

Dans ce qui ressemble à un camp de vacances isolé au sommet des montagnes colombiennes, des adolescents, tous armés, sont en réalité chargés de veiller à ce que Doctora, une otage américaine, reste en vie. Mais quand ils tuent accidentellement la vache prêtée par les paysans du coin, et que l'armée régulière se rapproche, l'heure n'est plus au jeu mais à la fuite dans la jungle...

103 min - Colombie, Argentine, Pays-Bas, Allemagne, Suède, Uruguay - 2019 - Scope - 5.1

AU CINÉMA LE 4 MARS 2020

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 Paris

Tél. : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

DISTRIBUTION

matilde incerti

assistée de thomas chanu lambert

28, rue Broca - 75005 Paris

Tél. : 01 48 05 20 80

matilde.incerti@free.fr

ENTRETIEN AVEC ALEJANDRO LANDES, AUTEUR-RÉALISATEUR

Comment le projet a-t-il vu le jour ?

La Colombie a été en proie à une guerre civile pendant soixante ans – une guerre déployée sur plusieurs fronts (les militaires, paramilitaires, narcotrafiquants, guérillas) qui a fini par atteindre un seuil critique. La paix se profile enfin, mais elle aura mis longtemps à venir. MONOS explore ce moment par le biais du genre, en particulier le film de guerre.

En quoi la situation de la Colombie a-t-elle directement inspiré le film ?

Le président de la République a reçu l’an dernier le prix Nobel de la paix pour avoir signé un accord entre les FARC, le principal groupe de guérilla, et le gouvernement. Mais la paix, en Colombie, est toujours en suspens. Les combattants qui brandissaient des mitraillettes dans les montagnes ou dans la jungle jettent désormais les armes pour rejoindre les villes. Mais les gens ne savent pas comment les recevoir – les accueilleront-ils à bras ouverts ou vont-ils se venger en les tuant dans la rue ? Personne ne le sait. Ces questions sont des bombes à retardement. Qui plus est, malgré l’accord avec les commandants de la guérilla, beaucoup ont peur que les escadrons dissidents se soient divisés pour faire la guerre chacun de leur côté, comme on commence à le voir dans MONOS.

Vous plongez le spectateur dans un environnement non spécifié et dépourvu de tout contexte.

L’idée était de planter rapidement un décor intemporel, décalé, hors du temps et éloigné de tout – on pourrait être aussi bien dans le passé que dans le futur, avec ces gosses à la botte d’une organisation inconnue. Ils sont en mission, font partie d’une armée et sont entraînés en conséquence – mais ce sont des gamins qui jouent, comme tous les gamins ont tendance à le faire.

Qu’est-ce qui vous a fasciné dans le sujet des enfants-soldats ?

On a tous rêvé, un jour ou l’autre, de partir au milieu de nulle part avec des amis pour faire ce dont on avait envie, sans règles ni qui que ce soit qui nous surveille ; en même temps, les adolescents se sentent si seuls à cet âge. Dans MONOS, la jeunesse est aussi une métaphore de la Colombie en tant que nation. C’est un pays relativement jeune, qui cherche encore son identité, et le rêve de paix est fragile et hésitant. Au-delà du thème des enfants-soldats, qui a déjà été exploré dans d’autres films, je voulais me pencher sur l’adolescence, car c’est un âge où l’on cherche toujours qui on veut devenir.

Quelle est la mission de ces jeunes, dans le film ?

Ils veillent sur un otage. Leur mission résulte d’un fait qui, selon moi, est assez fréquent au sein des groupes

rebelle détenant des prisonniers de guerre – que ce soit pour des raisons politiques ou économiques. En général, un prisonnier est confié au dernier maillon de la chaîne, et ce sont souvent des gosses, car c’est le moyen le moins coûteux de prendre en charge un otage. Ces soldats occupent les lignes arrière.

Parlez-nous de la dynamique du groupe – elle va au-delà de l’orientation politique ou même du sexe…

Dans un pays où tant de parties sont en guerre, on ne sait pas vraiment qui est qui. S’agit-il de paramilitaires ou bien de guérilleros ? Quand je suis tombé sur des enfants-soldats, en Colombie, je me suis dit : qu’ils se battent pour la gauche ou pour la droite, en fin de compte, ce qui était important, c’était qu’il s’agissait d’enfants. L’adolescence est pour moi une période unique du fait de son côté passionné, de l’intensité de l’expérience et des liens qui se créent à cet âge. Je voulais explorer cette dynamique dans MONOS.

Rambo, qu’interprète Sofia Buenaventura, est un personnage fascinant – elle est presque post-genre…

C’est intentionnel. Rien n’est révélé concernant son sexe, parce que ça n’a pas d’importance. Elle n’est ni l’un ni l’autre, parce que ce n’est pas important dans ce monde-là. Ce genre de personne représente les deux genres.

Pourquoi avoir choisi Julianne Nicholson pour incarner Doctora, une prisonnière de guerre américaine ?

C’était avant tout en raison de son courage. Julianne a décidé très tôt de ne laisser personne réaliser ses cascades à sa place – elle a tout fait elle-même, y compris dévaler en glissant le versant d’une colline pour

aller atterrir dans l’eau. Elle s’est aussi mise à la merci de gamins qui, même lorsqu’ils jouaient, affichaient une mentalité de meute. Elle a contribué à l’aspect fabuleux du récit, qui n’est pas sans rappeler BLANCHE-NEIGE ET LES SEPT NAINS – Julianne est grande et pâle, comparée à ses ravisseurs qui sont très bigarrés, ce qui crée un contraste flagrant. Julianne pouvait être belle, parfois même iconique, telle une figure maternelle pour les jeunes.

Comment s’est passé le casting des enfants-soldats ?

On a vu huit-cents jeunes venus de toute la Colombie, puis on en a sélectionné trente qu’on a mis dans une sorte de camp, où ils avaient cours d’improvisation, le matin, et entraînement militaire, l’après-midi. Ils ont appris à porter une arme, à sauter, à faire des sauts périlleux, et ont ainsi acquis une corpulence de soldat. Tout s’est vraiment joué durant la préparation. Le fait d’avoir été confinés ensemble pendant des semaines, sans même pouvoir prendre une douche, a créé une sorte de fraternité, gommant les disparités liées à leurs différences de parcours et créant une dynamique exceptionnelle.

S’agit-il essentiellement de non-professionnels ?

Ces jeunes, venant de différents milieux socio-économiques, cohabitent ici sous la même tente militaire, en pleine jungle. Certains n’avaient absolument aucune expérience d’acteur, d’autres en avaient une petite, et l’un d’eux venait même d’Hollywood – Moisés Arias, qui interprète Bigfoot, vient d’une famille colombienne, mais a déménagé aux États-Unis, avant d’entamer une carrière d’enfant-acteur dans la série HANNAH MONTANA. Moisés venait juste de tourner

dans le remake de BEN-HUR, à Rome, où il était logé dans un hôtel de luxe et jouait devant des écrans verts. Sofia Buenaventura est une skateuse issue d'un environnement cosmopolite et urbain. Un autre membre du casting, lui, vient du fin fond de la campagne, où il vit du transport de légumes, aux côtés de son père...

Parlez-nous du paysage dans lequel s'ouvre le film, sur un versant de montagne isolé, loin d'une ville sans nom...

Je voulais créer une atmosphère de bout du monde, intemporelle, irréaliste, et les grosses structures de pierre qui se dressent au sommet de cette montagne donnent l'impression d'être là depuis toujours. Elles n'évoquent pas seulement la Colombie – elles pourraient se trouver sur les hauts plateaux écossais. C'est un cadre extraordinaire. Une fois que j'ai trouvé ce décor, la présence de l'eau est devenue essentielle pour moi – c'est une sorte de zone humide, suspendue dans le ciel, qui renferme les réserves d'eau du pays, et cette eau ruisselle dans la vallée pour former les rivières que l'on découvre à la fin du film. Suivre ce chemin d'eau est la trajectoire de MONOS – dévaler la colline jusqu'à ce que cela devienne des rapides.

Où avez-vous filmé la scène d'ouverture ?

On a tourné à environ trois heures de Bogota, dans un parc naturel appelé Chingaza, qui est à quatre-mille mètres d'altitude. C'est un environnement extrêmement physique, dépourvu des commodités de base, mais aussi d'oxygène. Tourner là-haut, puis dans la jungle, a sans doute été la chose la plus difficile qu'il m'ait été donné de vivre, mais c'est également la plus satisfaisante, car le film a répondu à toutes mes

attentes : décors reculés, ados, animaux, effets visuels, pluie, explosions, guerre...

Dans quelle mesure *Sa Majesté des mouches* a-t-il influencé l'histoire ?

Ça s'arrête au côté allégorique, en ce sens qu'il s'agit d'une allégorie politique qui interroge le moment que nous vivons – moment qui s'est répété (thématiquement) tout au long de l'histoire de l'humanité, dans différents pays et conflits. Je voulais repousser les limites d'un récit qui flirterait avec le genre, mais qui ferait également appel aux sens, quelque chose qui resterait gravé comme un tatouage mental – plus qu'un film. Comme un hommage, la plus emblématique des images de *Sa majesté des mouches*, qui est une tête de cochon, est dans MONOS.

La deuxième partie du film se déroule dans la jungle, alors que le chaos du récit s'intensifie. En quoi votre façon de tourner a-t-elle différé, par rapport aux scènes du début ?

Quand on a tourné en montagne, on était si loin de tout – il faisait extrêmement froid et l'oxygène était limité. Bouger demandait énormément d'efforts. Le silence et l'immensité étaient impressionnants – en tant qu'être humain, on se sent tout petit, là-haut, et on perçoit mieux sa place dans l'univers : un minuscule grain de sable dans une grosse machine. Dans la jungle, en revanche, on perd toute notion de taille et d'échelle ; on ne voit rien en dehors de soi-même et on perd peu à peu ses repères, ainsi que toute perspective. Dans MONOS, la dimension claustrophobique de la jungle est intéressante au regard de ce qui arrive aux personnages – le film dévolue plus qu'il n'évolue. Une

spirale descendante se met en marche lorsque cette bande de frères et sœurs commence à se dissocier...

Où avez-vous filmé les scènes de jungle ?

Nous avons tourné à quatre heures de Medellín, dans un coin qui, jusqu'à récemment, était totalement inaccessible, car c'était une zone de combat entre guérilleros et paramilitaires, et qu'il y avait de l'or dans la rivière – elle attirait donc les chercheurs d'or. C'était un endroit très dangereux. Grâce aux accords de paix, on a pu établir un camp près de la rivière et y tourner.

A-t-il été difficile de tourner dans la jungle ?

On a tout transporté jusqu'à la rivière à dos d'ânes, puis on est descendus en rafting jusqu'à l'endroit où l'on devait tourner, avec comme équipage l'équipe nationale colombienne de kayak. On n'avait pas de réfrigérateur, on dormait à même le sol, sous des tentes, et on se nourrissait de pois chiches et de lentilles. Notre équipe se composait de soixante personnes, avec un seul téléphone, avec lequel Julianne appelait ses enfants. Dans un sens, on s'est vraiment perdus dans la jungle...

Racontez-nous le tournage de la scène durant laquelle Julianne se bat à mort, dans l'eau, avec l'un des enfants-soldats...

Les deux acteurs devaient chorégraphier leurs mouvements dans l'eau et on n'a eu que peu de temps pour filmer, car leur température corporelle chutait dans l'eau. Cette scène a été difficile à réaliser – une adulte qui tue un enfant à mains nues, dans l'eau... On l'a tournée sur place, dans une véritable piscine, en pleine jungle. On a eu la chance de pouvoir compter sur Peter Zuccarini, l'un des plus grands directeurs de

la photo sous-marine au monde, qui est aussi intervenu sur L'ODYSSÉE DE PI ou PIRATES DES CARAÏBES : LA MALÉDICTION DU BLACK PEARL. Il n'accepte un film indépendant qu'une fois tous les deux ans, mais il avait aimé notre scénario. Il est par ailleurs marié à une Colombienne, mais n'avait encore jamais tourné dans le pays. Ça a été un tel privilège de pouvoir travailler avec lui...

Quel était le moral de l'équipe durant le tournage dans la jungle ?

Chacun était aux limites de ce qu'il pouvait donner physiquement et intellectuellement. Un jour, on m'a entraîné sur une civière parce que je croyais avoir l'appendicite. Quand on a tourné la scène du meurtre dans la piscine, il avait plu la veille et, alors que je préparais le plan, au moment où les acteurs arrivaient, on a entendu un fort craquement venant du sommet de la colline. Un arbre s'est mis à dévaler la colline et a atterri à côté du kayak de Peter. Les acteurs comme l'équipe ont été secoués – c'était un arbre énorme –, mais on a persévéré après avoir frôlé la mort.

Quel était le moral des plus jeunes acteurs lorsque vous tourniez dans la jungle ?

Ils ont vécu toutes sortes de défis et d'expériences, mais ce que j'ai trouvé le plus incroyable, c'est que tous les gens présents sur le plateau étaient convaincus qu'ils accomplissaient quelque chose d'important. Ils se sentaient chargés de mener à bien le projet et ont fini par embrasser cette responsabilité. Ils savaient dans quoi ils s'embarquaient et, qui plus est, ils s'en sont nourri.

Parlez-nous de votre collaboration avec Alexis Dos Santos sur le scénario.

On s’est rencontrés sur le circuit des festivals, quand il présentait GLUE, et moi, COCALERO, mon premier long métrage, sur la campagne présidentielle d’Evo Morales en Bolivie. Alexis est arrivé sur le projet de façon complètement apolitique, ne sachant rien de la Colombie ni de sa situation, donc c’était excitant. J’avais adoré ce qu’il avait fait dans GLUE, avec toute cette énergie adolescente, et lui a aimé le langage cinématographique que je tentais de créer avec ce film, donc on a fusionné nos deux sensibilités. On a tous deux abordé le scénario avec beaucoup de crudité et avons tous deux été influencés par le film de guerre russe REQUIEM POUR UN MASSACRE. J’avais un traitement que je lui ai transmis avant qu’il ne me rejoigne à Miami pour écrire le scénario dans mon studio. On écrivait chacun de notre côté dans le même espace confiné, puis on se réunissait pour partager notre travail.

Quels ont été vos partis pris concernant la musique ?

Le film a une dimension monumentale, mais il est aussi minimal, de par son esthétique, et Mica Levi est restée fidèle à ça dans sa musique – celle-ci a un impact considérable, même si ce film ne compte que vingt-deux minutes de musique, contrairement à son précédent film, JACKIE, dans lequel la musique était omniprésente. Dans MONOS, la musique commence piano piano, avant de donner progressivement la sensation qu’elle fait partie intégrante du film. On a eu des idées provenant des sons directs enregistrés au sommet de la montagne et dans la jungle. L’idée étant de créer une tapisserie émotionnelle, on a donc joué avec le vent, sur la montagne, en utilisant des sifflets

et en soufflant dans des bouteilles – quelque chose de presque épique dans la sonorité, évoquant un western spaghetti. Vers la fin du film, les percussions et les basses font leur entrée, et les averses et les singes hurleurs surgissent dans le mixage – un environnement sonore complètement différent de celui de la montagne.

En quoi Mica Levi était-elle la compositrice idéale pour ce film ?

J’avais adoré ce qu’elle avait fait pour UNDER THE SKIN et je savais que je voulais quelque chose de complètement différent, mais tout aussi émotionnel. Ce qui l’a intéressée, dans MONOS, c’est l’éloignement du décor, le côté intemporel de l’histoire et le fait qu’il s’agisse d’un film d’auteur qui flirte avec le genre, et ce de manière souvent ludique. Bien que de formation classique, Mica se sent chez elle dans la pop – à un moment, elle a apporté une sirène tout droit sortie d’une boîte de nuit berlinoise. J’aime sa manière de mélanger de la musique synthétique avec les instruments classiques d’un petit quatuor.

C’est seulement le troisième film de Mica Levi, en tant que compositrice, après UNDER THE SKIN et JACKIE. Comment s’est-elle retrouvée sur le projet ?

Mica a rejoint le projet après avoir vu un montage du film et elle m’a envoyé quelques idées, dont celle du sifflet, que j’ai adorée, puis on a commencé à travailler ensemble à partir de là. Je suis allé à Londres à trois reprises et on a peaufiné la musique au fur et à mesure qu’on l’élaborait. Puis Mica est venue à Buenos Aires et on a travaillé avec la conceptrice sonore Lena Esquenazi, qui est cubaine et a étudié le son en Union soviétique. J’avais donc ces deux femmes très fortes qui

ne parlaient pas la même langue, mais qui dégageaient énormément de « Girl Power » – toutes deux se sont nourries mutuellement de façon formidable. Parfois, ça ne colle pas entre le concepteur sonore et le compositeur, ou ils ne se parlent pas, parce que leurs plannings ne se chevauchent pas durant la production. Mais dans notre cas, ça a été la magie pendant sept semaines en studio.

Que signifie le titre ?

« Monos » signifie « seul » en grec, et c’est le nom du commando, dans le film. En termes d’arche narrative, on parcourt un long chemin allant des « frères d’armes », au début, au « dernier homme debout », à la fin du film.

Que cherchez-vous à exprimer à travers la violence qui est dépeinte dans le film ?

MONOS parle de la violence qui règne actuellement dans une trop grande partie du monde et de la possibilité que cette violence soit encore plus grande. Quand on entend parler de choses comme les enregistrements audio du démembrement de Jamal Khashoggi, ça paraît surréaliste. Cette violence est presque devenue irréaliste, à l’image des jeux vidéo. La violence est partout autour de nous, mais il y a aussi cette lutte qui se poursuit à l’intérieur. On lutte tous et ça n’est en aucun cas propre à la Colombie.

Quels sont les autres thèmes importants présents dans MONOS ?

Ce qui se passe en Colombie, avec la fin de la guerre et ce rêve de paix, qui est encore jeune et fragile, se retrouve dans nos personnages – la notion de « retour au bercail », qui figure dans le film, est pertinente pour la

Colombie d’aujourd’hui, alors qu’elle embrasse la paix. Mais ça se passe aussi dans le reste du monde. Nous avons des décisions importantes à prendre concernant qui nous sommes et qui l’on veut devenir ; c’est comme si on était à la croisée des chemins. MONOS est un carrefour, à sa façon – comme, par exemple, lorsque Rambo déclare : « Je ne sais pas ce que je veux être, mais je ne veux pas être ici. » J’ai l’impression que beaucoup de gens en arrivent à des conclusions similaires dans l’Amérique d’aujourd’hui : « C’est mon pays, mais je n’ai plus le sentiment d’en faire partie. » Ces mêmes thèmes ne cessent de revenir, indiquant que l’histoire est plus cyclique que linéaire. Ce n’était pas bien différent au siècle dernier, lorsque William Golding a écrit *Sa Majesté des mouches*, et ça recommence...

Êtes-vous optimiste quant à l’avenir de la Colombie et, plus largement, à celui du monde ?

Absolument, c’est pour ça que j’ai fait ce film. Ce n’est pas la première fois que des traités de paix sont signés en Colombie. Même après la signature des accords avec les guérillas, des travailleurs sociaux et des dirigeants syndicaux sont retrouvés morts dans la rue ou bien disparaissent. Je ne suis pas convaincu que les gens soient prêts à pardonner et à oublier si facilement – la situation est toujours instable, la colère est partout. MONOS puise dans cette colère et l’universalise. Mais on reste sur un sentiment d’espoir et de promesse...

ALEJANDRO LANDES, RÉALISATEUR

Alejandro Landes est un réalisateur, producteur et scénariste Colombiano-Équatorien. Son premier documentaire, COCALERO, qui traite de la campagne électorale d'Evo Morales - premier indigène à devenir président de la Bolivie - fut projeté en avant-première au festival de Sundance en 2007 et sortit dans plus de 20 pays. En 2010, il écrit, réalise et produit son premier film PORFIRIO qui sera projeté lors de la Quinzaine des Réalistes en 2011. Il remporta de nombreux prix dans plusieurs festivals internationaux. Pour MONOS, son second film, il a réuni un casting allant de Julianne Nicholson à Moisés Arias et s'est entouré de Mica Levi pour la musique. MONOS a remporté le prix spécial du Jury lors du festival de Sundance 2019. De plus, Landes est passionné d'architecture, et a conçu une maison moderniste à Miami, la Casa Bahia, qui a remporté un prix Architizer en 2016.

ALEXIS DOS SANTOS, SCÉNARISTE

Son premier long métrage GLUE - projeté en avant-première au festival international du film de Rotterdam - a gagné le prix du Jeune Jury. Il a aussi été projeté au festival de Toronto et remporta plus de 17 prix internationaux. UNMADE BEDS, son deuxième film, a été développé dans le cadre de la Cinéfondation à Cannes. Il fut tourné à Londres, produit par Film Four, et présenté à Sundance en 2009. Il fut aussi projeté à la Berlinale et sortit dans plus de 20 pays.

MICA LEVI, COMPOSITRICE

Mica Levi composa la bande originale d'UNDER THE SKIN de Jonathan Glazer, qui remporta plusieurs prix de la critique, ainsi qu'une nomination aux BAFTA (British Academy Film Awards). Elle travailla aussi sur le biopic de Jackie Kennedy, JACKIE, qui fut nommé aux Oscars en 2017. Mica Levi a travaillé récemment avec Dean Blunt sur l'opéra Inna et sur le spectacle de Holly Blakey, *Cowpuncher*.

FERNANDO EPSTEIN, PRODUCTEUR/MONTEUR

Fernando a produit et co-produit 18 films depuis 2000. Il a aussi monté plus de 22 longs métrages et documentaires. Parmi eux, WHISKY qui a gagné 2 prix à Cannes, et plus récemment LES HÉRITIÈRES, qu'il a co-produit et monté, primé de deux Ours d'argent à la Berlinale 2018.

LES COMÉDIENS

JULIANNE NICHOLSON (DOCTORA SARA WATSON)

On retient son travail notamment dans STRICTLY CRIMINAL avec Johnny Depp et Joel Edgerton, et dans UN ÉTÉ À OSAGE COUNTRY avec Meryl Streep, Julia Roberts et Sam Shepard. Ce film reçut un Hollywood Film Awards pour récompenser l'ensemble de son casting. Nicholson apparaît aussi dans plusieurs épisodes de la série MASTER OF SEX, et en tant que Esther Randolph dans la saison 2, 3 et 4 de la série multi-primée BOARDWALK EMPIRE. Tourner dans des films indépendants a été déterminant au début de sa carrière, notamment grâce à son rôle principal dans TULLY de Hilary Birmingham. Ce film a été projeté en 2000 dans plusieurs festivals dont Sundance et South by Southwest. Elle joua aussi au théâtre, notamment dans *Heartless* de Sam Shepard, *This* de James Gibson et la trilogie *Hallway* de Adam Rapp, produite par Rattlestick production.

MOISÉS ARIAS (BIGFOOT)

Moisés, né le 18 avril 1994 à New York de parents colombiens, est un acteur et photographe. On retiendra notamment son travail dans le remake de BEN HUR (2016), dans LA STRATÉGIE ENDER (2013) aux côtés de Harrison Ford, ainsi que dans le célèbre film d'animation MOI, MOCHE ET MÉCHANT 2 (2013). MONOS est son premier film espagnol, il en rêvait depuis le début de sa carrière dans la série Disney HANNAH MONTANA.

WILSON SALAZAR (LE MESSENGER)

Quand il était enfant, Wilson fut enrôlé par son oncle dans les Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) et grandit dans les jungles et montagnes reculées en tant qu'enfant-soldat. Il monta rapidement en grade pour diriger l'une des guérillas les plus redoutées. Après avoir déserté ce groupe, sa tête a été mise à prix, et il eut l'obligation de se cacher. Aujourd'hui, à 28 ans, il aime travailler avec les animaux, particulièrement les chevaux, et espère fonder une famille.

SOFIA BUENAVENTURA (RAMBO)

Sofia est une lycéenne et une skateboardeuse de Cali en Colombie qui se fait appeler Matt. Depuis sa première performance dans MONOS, elle a joué dans plusieurs courts métrages. Aujourd'hui, elle voudrait étudier des langues étrangères.

DEIBY RUEDA (SMURF)

Deiby vit avec sa mère et plusieurs de ses frères et sœurs dans le quartier le plus difficile de Medellín. Il travaille en tant que livreur dans un supermarché et rêve d'avoir son propre camion de livraison. MONOS est son premier rôle au cinéma.

LAURA CASTRILLÓN (SWEDE)

Laura vit à Bogota en Colombie avec ses parents et étudie les arts du spectacle à la fac. Avant et après MONOS, elle a joué dans plusieurs petites pièces de théâtre. MONOS est son premier rôle au cinéma.

JULIÁN GIRALDO (WOLF)

Julián est un artiste de graffiti qui vient d'un quartier très difficile de Medellín. Aujourd'hui, il dirige un petit salon de tatouage, mais après son premier rôle dans MONOS, il continue de jouer dans des films.

PAUL CUBIDES (DOG)

Paul est un tatoueur d'Ibague qui adore dessiner, jouer de la guitare et aller à des concerts de métal. MONOS est son premier film.

SNEIDER CASTRO (BOOM BOOM)

Sneider vit au bord d'un volcan colombien où il gère une ferme avec son père. Il adore faire du breakdance, et dresser des chevaux.

KAREN QUINTERO (LADY)

Karen vit à Bogota dans une école très stricte réservée aux filles et dirigée par l'État. Elle fait partie du programme de théâtre de son école. MONOS est son premier film.

JULIANNE NICHOLSON

(DOCTORA SARA WATSON)

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2020** MONOS de Alejandro LANDES
2017 NOVITIATE de Maggie BETTS
MOI, TONYA de Craig GILLESPIE
WHO WE ARE NOW de Matthew NEWTON
2016 SOPHIE AND THE RISING SUN de Maggie GREENWALD
FROM NOWHERE de Matthew NEWTON
2015 STRICTLY CRIMINAL de Scott COOPER
2013 UN ÉTÉ À OSAGE COUNTRY de John WELLS
2012 KEEP THE LIGHTS ON de Ira SACHS
2009 BRIEF INTERVIEWS WITH HIDEOUS MEN de John KRASINSKI
LITTLE NEW YORK de James DEMONACO
2006 FLANNEL PAJAMAS de Jeff LIPSKY
PUCCINI ET MOI de Marria MAGGENTI
2004 SEEING OTHER PEOPLE de Wallace WOLODARSKY
LES EX DE MON MEC de Nick HURRAN
DR. KINSEY de Bill CONDON
2002 SPEAKEASY de Brendan MURPHY
2000 HERO de Mark BAMFORD
TULLY de Hilary BIRMINGHAM
D'UN RÊVE À L'AUTRE de Alain Berliner
1999 DESTINATAIRE INCONNU de Peter CHAN
1998 CONTRE-JOUR de Carl FRANKLIN

LISTE ARTISTIQUE

Doctora Sara Watson	JULIANNE NICHOLSON
Bigfoot	MOISÉS ARIAS
Rambo	SOFIA BUENAVENTURA
Wolf	JULIÁN GIRALDO
Lady	KAREN QUINTERO
Swede	LAURA CASTRILLÓN
Dog	PAUL CUBIDES
Smurf	DEIBY RUEDA
Boom Boom	SNEIDER CASTRO
Le Messenger	WILSON SALAZAR
Le chercheur d'or	JORGE ROMÁN

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	ALEJANDRO LANDES
Scénario	ALEJANDRO LANDES & ALEXIS DOS SANTOS
Image	JASPER WOLF
Musique originale	MICA LEVI
Son	LENA ESQUENAZI
Decors	DANIELA SCHNEIDER
Costumes	JOAHANNA BUENDÍA
Direction artistique	ANGELA LEYTON
Montage	YORGOS MAVROPSARIDIS SANTIAGO OTHEGUY TED GUARD
Produit par	ALEJANDRO LANDES & FERNANDO EPSTEIN
Producteurs	SANTIAGO ZAPATA & CRISTINA LANDES
Co-producteurs	LEONTINE PETIT, DERK-JAN WARRINK, NICOLAS AVRUIJ, DIEGO LERMAN, KATRIN PORS, ANTHONY MUIR, AGUSTINA CHIARINO, CHRISTOPH FRIEDEL & CLAUDIA STEFFEN, ANNE-LAURE & JEAN LABADIE
Producteurs délégués	JORGE IRAGORRI, ANDRÉS CALDERÓN, GLORIA MARIA RESTREPO, GUSTAVO PAZMÍN, JOSEF REBALSKI, CHARLES DE VIEL CASTEL, DUKE MERRIMAN, J. C. CHANDOR
Une production	STELA CINE
En coproduction avec	LEMMING FILM, CAMPO CINE, PANDORA, SNOWGLOBE, FILM I VÄST, MUTANTE CINE, PANDO, BORD CADRE FILMS, EFD COLOMBIA
Avec le soutien de	CARACOL TELEVISIÓN, CINE COLOMBIA, DAGO GARCÍA PRODUCCIONES, DYNAMO, MIN. CULTURA PROIMÁGENES - COLOMBIA, INCAA, PROGRAMA IBERMADIA, WORLD CINEMA FUND, FILM & MEDIEN STIFTUNG NRW, NETHERLANDS FILM FUND, HUBERT BALS FUND, INTERNATIONAL FILM FESTIVAL ROTTERDAM + EUROPE COPRODUCTION SUPPORT
Distribution France	
Ventes internationales	LE PACTE